



Études de stylistique anglaise

1 | 2010
À l'horizon

Les horizons stylistiques de Barack Obama

Luc Benoit à la Guillaume



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/2351>

DOI : 10.4000/esa.2351

ISSN : 2650-2623

Éditeur

Société de stylistique anglaise

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 91-104

ISSN : 2116-1747

Référence électronique

Luc Benoit à la Guillaume, « Les horizons stylistiques de Barack Obama », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 25 novembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/esa/2351> ; DOI : 10.4000/esa.2351

HORIZONS STYLISTIQUES DE BARACK OBAMA

Luc Benoit A La Guillaume

Université Paris Ouest - Nanterre La Défense, EA 37, CREA

Abstract:

Barack Obama's rhetorical success is stylistically interesting insofar as it relies on ethos as much as on logos. In order to analyze Obama's style, one needs to combine an internal, intertextual perspective which studies how the American liberal tradition was appropriated by Obama, and an external, sociolinguistic perspective, which pits Obama's expressive style against the increasing professionalization of the political field. The article first discusses Obama's rhetoric in the context of the American liberal tradition. It then moves on to the ethos of the competent black man which he strives to project. Finally, Obama's style is seen as a response to the increasing professionalization of the contemporary American political field, which contrasts with Franklin D. Roosevelt's classical liberal style and with the populist rhetoric of the maverick which conservative Republicans have often adopted since Ronald Reagan.

Keywords: Barack Obama, expressive style, ethos, political field

Depuis les discours devenus classiques de John F. Kennedy et les prestations télévisuelles du « grand communicant » Ronald Reagan, jamais président américain n'aura autant été remarqué pour ses aptitudes rhétoriques que Barack Obama, à tel point que Charlotte Higgins n'a pas hésité à le qualifier de « nouveau Cicéron » (Higgins 2008). C'est un discours prononcé lors de la convention démocrate de 2004 qui l'a rendu instantanément célèbre et a lancé sa carrière sur le plan national. C'est par une rhétorique volontariste, qu'a symbolisé le slogan « Yes we can », qu'il est parvenu à galvaniser des électeurs déçus par le bilan des deux présidences Bush et par les dysfonctionnements du système politique américain. C'est aussi par le discours qu'il a déjoué les pièges de la polarisation raciale et qu'il a proposé une réflexion de haute tenue sur les rapports entre blancs et noirs aux États-Unis.

Inscrivant explicitement sa présidence dans la tradition inaugurée par George Washington, Barack Obama conclut son discours d'investiture de janvier 2009 en évoquant l'horizon de la liberté. Signe indéniable de l'impact rhétorique, voire commercial, de Barack Obama, nombre de ses allocutions ont été rapidement traduites et diffusées en édition de poche en France, alors qu'aucun des discours de ses prédécesseurs récents n'avaient eu un tel écho¹. Dans quelques unes de ses interventions les plus notables, Obama se pose en héritier talentueux d'une riche tradition rhétorique tout en incarnant, par son parcours et sa manière de s'exprimer, le renouvellement du rêve américain. Sa rhétorique combine un logos *liberal* intellectuellement ambitieux, et un ethos qui, selon les circonstances, fait alterner une image de compétence intellectuelle un peu froide et un volontarisme politique qui exprime les souffrances et les espoirs de la classe moyenne. Jouant habilement de son profil atypique, il tente de renouer un lien de confiance entre les électeurs et leurs dirigeants. Le succès rhétorique d'Obama interroge le stylisticien dans la mesure où il repose autant sur l'ethos que sur le logos. L'analyse du style d'Obama requiert à la fois une approche interne, intertextuelle, qui étudie l'appropriation d'une rhétorique *liberal* et une approche externe, sociolinguistique, qui confronte son style expressif à la fermeture du champ politico-médiatique². On commencera par situer le discours d'Obama dans la tradition *liberal* américaine. Puis on interrogera l'image de Noir compétent qu'il projette. Enfin, on se demandera ce que nous apprend le style d'Obama sur la fermeture relative du champ politique américain contemporain en l'opposant au style *liberal* classique de Franklin D. Roosevelt et à la rhétorique populiste du rebelle officiel que présentent les Républicains conservateurs depuis Ronald Reagan.

Un logos *liberal* recentré

Le libéralisme (au sens américain du terme) de Barack Obama se traduit par une fidélité sans failles aux idéaux des Pères et des textes fondateurs, comme il le dit lui-même explicitement au début de son discours d'investiture :

¹ B. Obama, 2008, *De la race en Amérique*, Édition bilingue, traduction et introduction par François Clemenceau, Paris, Bernard Grasset ; B. Obama, 2009, « *Yes We Can* » : discours de Barack Obama candidat à la présidence des États-Unis, à Nashua (New Hampshire), le 8 janvier 2008. Suivi de « *Nous surmonterons nos difficultés* » : discours d'investiture à la présidence des États-Unis de Franklin D. Roosevelt, à Washington, le 4 mars 1933, Édition bilingue, traduit de l'anglais par Pascale Haas, Paris, Éditions Points ; B. Obama, 2009, *Discours, 20 janvier-9 octobre 2009*, Préface de Roger Cohen, Adrien Jaulnes et Corinne Lesnes, traduit de l'anglais par Anne Maizeret, Paris, Éditions des Équateurs.

² Sur la notion de style expressif, voir P. Bourdieu, 1982, *Ce que parler veut dire. L'Économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, p. 41 ; pour le champ politico-médiatique, je renvoie à P. Champagne, 1990, *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Paris, Minuit.

« [...] America has carried on [...] because we, the people, have remained faithful to the ideals of our forebears and true to our founding documents ». Et comme chez Franklin D. Roosevelt, John F. Kennedy, Martin Luther King ou Lyndon B. Johnson, c'est à l'aune de la promesse de liberté et d'égalité inscrite dans ces textes que se mesure l'exigence de progrès. Ce libéralisme peut à bon droit être qualifié de textuel tant il vénère, cite et recycle les grands classiques de l'Amérique, de la déclaration d'indépendance aux discours de Martin Luther King en passant par la Constitution, les discours de Lincoln, Roosevelt ou Kennedy, voire Clinton. Au vingtième siècle, c'est Franklin D. Roosevelt qui avait redéfini le sens du libéralisme américain contemporain en empruntant l'étiquette *liberal* aux Républicains conservateurs, au grand dam de Herbert Hoover³. Ce libéralisme progressiste, qui inversait la méfiance traditionnelle des libéraux anglais du dix-neuvième siècle envers l'État, reposait également sur un rapport de fidélité critique aux textes fondateurs de l'Amérique, comme en témoigne le dernier discours d'investiture de Franklin D. Roosevelt du 20 janvier 1945. Cette brève allocution tire les leçons du second conflit mondial sur le point de s'achever et fixe un cap auquel ses successeurs tenteront de se tenir pendant la période de l'après-seconde guerre mondiale :

Our Constitution of 1787 was not a perfect instrument; it is not perfect yet. But it provided a strong base upon which all manner of men, of all races and colors and creeds, could build our solid structure of democracy.

Dans ce domaine également, comme l'affirme William E. Leuchtenburg, l'ombre de Franklin D. Roosevelt plane sur ses successeurs, y compris Barack Obama (Leuchtenburg 2009).

Tous les principaux discours de Barack Obama reprennent ce rapport entre le rêve américain, inachevé, imparfait, exprimé par les textes fondateurs, et la réalité de l'Amérique contemporaine et appellent à la réalisation de ce rêve en revenant aux vérités que ces textes contiennent, parfois explicitement, comme dans son discours d'investiture, où il est question de générations d'Américains progressistes qui sont censés « narrow the gap between the promise of our ideals and the reality of their time ». Le rapport à la perfection promise par le préambule de la Constitution (« in order to form a more perfect union ») inaugure et clôt le grand discours d'Obama sur les relations raciales (dont la dernière phrase se termine par : « [...] and that is where the perfection begins »), dans une logique qui reprend celle de ses devanciers Roosevelt et King. La promesse non tenue de l'intégration des Noirs relie également le

³ Voir sur ce point D. Green, 1987, *The Language of Politics in America: Shaping Political Consciousness from McKinley to Reagan*, Ithaca, Cornell University Press et L. Benoit A La Guillaume, 2000, *Les Discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, Paris, L'Harmattan, pp. 257-61.

dernier discours d'investiture de Roosevelt, les grands discours de Martin Luther King en 1963 ainsi que celui de Barack Obama en 2008 sur la question noire. Cette rhétorique *liberal* est la même que celle que Franklin D. Roosevelt mais aussi Martin Luther King déployèrent afin de prôner le progrès en matière sociale et raciale au nom même des valeurs de l'Amérique contenues dans ses textes sacrés. Le premier discours de portée nationale prononcé par Barack Obama, lors de la convention démocrate de 2004, reposait entièrement sur la réalisation de la formule inscrite dans la Déclaration d'indépendance « All men are created equal », tout comme la célèbre réaffirmation du rêve américain de Martin Luther King en 1963. Et depuis lors, le rapport entre les textes fondateurs et la réalité de l'Amérique contemporaine forme la trame de presque chacun de ses grands discours.

Cette logique *liberal*, éminemment textuelle, appelle une stylistique intertextuelle qui s'intéresse à l'appropriation d'une langue par un locuteur, pour reprendre l'expression de Jean-Jacques Lecercle (2004, 192). Dans le cas d'Obama, il s'agit de l'appropriation d'un style *liberal* progressiste. L'intertextualité est extrêmement forte dans ses discours : ils reprennent, explicitement ou de manière plus allusive, des arguments et des expressions tirés des textes fondateurs, déclaration d'indépendance et Constitution, des Pères fondateurs et utilisés par des grandes figures historiques, Thomas Paine, Abraham Lincoln, Martin Luther King et des présidents américains contemporains les plus marquants, Franklin D. Roosevelt, John F. Kennedy, Ronald Reagan, Bill Clinton. La plupart de ces références renvoient à une lecture progressiste libérale de l'histoire des États-Unis, ce qu'Obama appelle dans son discours d'investiture « our better history », reprenant une formule qu'il avait utilisée à la fin de son premier livre autobiographique, *Dreams from my Father* (Obama 2004, 439). Logiquement, on retrouve dans ces textes les figures de style et les procédés rhétoriques qu'utilisèrent ses devanciers. Anaphore, antithèse et anecdotes ponctuent ses interventions tout comme c'était le cas dans celles de Kennedy, King ou Reagan. Ainsi l'anecdote qui termine son discours sur les relations raciales rappelle celle que King avait employée à la fin de l'un de ses discours les plus célèbres, prononcé la veille de son assassinat. Les allusions aux tournures de phrases employées par des prédécesseurs célèbres ne se comptent pas.

Ce libéralisme américain est aussi éminemment consensuel, recentré, *mainstream*, comme en témoignent les appels constants à l'unité nationale et la recherche quasi-obsessionnelle de compromis au-delà des partis. Car l'appropriation de l'idiome *liberal* par Barack Obama se fait dans des circonstances historiques qui ne sont plus celles des années 1940 ou 1960, marquées par la vigueur des mouvements sociaux en faveur des ouvriers ou des droits civiques des Noirs. On peut certes voir dans ce recentrage la volonté,

voire la nécessité, de ne pas se laisser enfermer dans le rôle du démocrate noir de gauche qui s'adresse aux minorités et aux catégories traditionnellement courtisées par les Démocrates, syndicalistes, employés du secteur public, entre autres. Mais cette évolution va au-delà. D'une part elle reprend la rhétorique centriste des années Clinton, en particulier en ce qui concerne le rôle de l'État. Ainsi, la formule célèbre de Ronald Reagan, énoncée le 20 janvier 1981 dans son premier discours d'investiture, « In this present crisis, government is not the solution to our problem; government is the problem », mettant en cause le rôle de l'État, qui avait été corrigée par Bill Clinton en 1997, à l'orée de son second mandat lorsqu'il avait affirmé : « Today we can declare: Government is not the problem, government is not the solution. We—the American people—we are the solution. », est reprise par Barack Obama le 20 janvier 2009 dans une formule qui rappelle le centrisme de Clinton : « The question we ask today is not whether our government is too big or too small, but whether it works [...] ». D'autre part, Obama tente à sa manière de répondre à la crise de la représentation politique en la réhabilitant, par un discours volontariste censé renouer le lien distendu entre les catégories populaires et les élites politiques. Là où Bill Clinton avait su parler le langage du petit peuple blanc, retournant le populisme contre les Républicains conservateurs en dénonçant l'isolement élitiste de George H. W. Bush et avait séduit l'électorat noir, au point d'être qualifié de premier président noir par Toni Morrison, Barack Obama a fait de même, surfant habilement sur la vague de rejet de l'administration Bush afin de redonner confiance au peuple, à grand renfort de slogans volontaristes tels que « Yes we can », si bien qu'on pourrait le qualifier de Bill Clinton noir. Si l'on s'en tient au logos et à une conception du style comme appropriation d'une tradition, celui d'Obama s'inscrit sans doute possible dans la tradition *liberal* américaine revue, corrigée et recentrée par Bill Clinton dans les années 1990 afin de l'adapter à une Amérique post-reaganienne qui avait rejeté les recettes traditionnelles des « tax and spend liberals » et tentait, par un retour à une forme de populisme, de renouer le lien distendu avec les classes populaires et moyennes blanches, que les Républicains courtoisaient avec un certain succès. Le style d'Obama est donc celui d'un libéral modéré. Sa personnalité et son appel au peuple, autrement dit son utilisation habile de l'ethos et du pathos, lui permettent de projeter une image susceptible de rassembler une large coalition d'électeurs et de contrer le discours populiste conservateur que prisent les Républicains.

Ethos et pathos : le noir méritant qui redonne vie au rêve américain

Rappelons que l'ethos est l'image que le discours construit : selon Aristote, il s'agit moins d'un reflet fidèle de la personnalité de l'orateur que

d'une construction rhétorique⁴. L'ethos de l'orateur s'appuie sur ses qualités, son honnêteté, mais n'en reste pas moins un effet de discours. Ce qui frappe chez Obama, c'est précisément sa capacité de faire passer par le discours son image de Noir compétent en l'adaptant aux circonstances, aux publics et aux registres différents. A partir de sa biographie, discrètement mais néanmoins souvent rappelée, Obama met en scène un ethos qui insiste tantôt sur sa compétence et sa maîtrise intellectuelle des dossiers, tantôt sur la revitalisation du rêve américain que son parcours exceptionnel incarne.

Ainsi, son premier grand discours prononcé lors de la convention démocrate de 2004 débute par une présentation de ses origines qui se conclut par un hommage au rêve américain : « I stand here knowing that my story is part of the larger American story, that I owe a debt to all of those who came before me, and that, in no other country on earth, is my story even possible. » De même, son discours du 18 mars 2008 sur les relations entre Blancs et Noirs prend appui sur son histoire familiale pour affirmer sa foi en une Amérique combinant diversité et unité, reprenant la devise américaine *E pluribus unum* : « But it is a story that has seared into my genetic makeup the idea that this nation is more than the sum of its parts—that out of many, we are truly one. » De même, le discours d'investiture du 20 janvier 2009 ne manque pas de rappeler le progrès que symbolise l'accession à la Maison-Blanche d'un Noir :

This is the meaning of our liberty and our creed, why men and women and children of every race and every faith can join in celebration across this magnificent mall; and why a man whose father less than 60 years ago might not have been served in a local restaurant can now stand before you to take a most sacred oath.

Mais Obama ne se contente pas de relier sa biographie au rêve américain. Dans la plupart de ses discours, il prend soin de suggérer que son origine fait de lui le représentant des Américains ordinaires, blancs ou noirs, du peuple contre les élites de Washington. En janvier 2008, pendant la campagne des primaires, face à la favorite Hillary Clinton, Obama identifie habilement l'image du Noir méritant à celle de l'*underdog*, homme ordinaire qui donnera une leçon aux riches et aux puissants, rappelant les vieux films de Frank Capra ou la campagne d'anthologie de Truman en 1948. Ainsi le 8 janvier 2008, Obama affirme, à propos de son bon résultat dans le New Hampshire : « You know, a few weeks ago, no one imagined that we'd have accomplished what we did here tonight in New Hampshire. No one could have imagined it. For most of this campaign, we were far behind. We always knew our climb would be steep. » De même, le soir de sa victoire, le 4 novembre 2008, il affirme : « I

⁴ Aristote, 1990, *Rhétorique*, « [...] il faut aussi que cela soit obtenu par le moyen du discours et non à cause d'une opinion préconçue sur le caractère de celui qui parle. » 1, 2, 1356a, Paris, Librairie générale française.

was never the likeliest candidate for this office. We didn't start with much money or many endorsements. Our campaign was not hatched in the halls of Washington. » Le fait que cette image d'un Américain ordinaire triomphant des riches et des puissants ne corresponde que partiellement à la réalité ne fait que confirmer qu'il s'agit là d'une construction rhétorique : rappelons que Obama fut le candidat qui dépensa le plus d'argent, que les sommes dépensées battirent de loin les records en la matière et que les grandes entreprises de Wall Street furent parmi les plus gros contributeurs de sa campagne. Obama reçut 747,8 millions de dollars de contributions, McCain 351,6 millions. Les sommes totales dépensées en 2008 par l'ensemble des candidats ont presque doublé par rapport à 2004, atteignant le chiffre faramineux de 1,3 milliard de dollars⁵. Mais ce qui importait c'était l'image du premier candidat noir, incarnation du rêve américain selon lequel tout est possible pour ceux qui travaillent dur. Selon les circonstances, Obama met l'accent sur la compétence technocratique, propre à rassurer les élites politiques, ou sur le volontarisme, propre à enthousiasmer les électeurs et à satisfaire leur soif de changement et de réforme d'un système politique qui les exclut. C'est grâce à un ethos habilement construit par ses discours successifs qu'Obama suggère que son parcours est celui de l'Amérique moyenne qui doit reconquérir Washington. Et c'est son ethos de Noir méritant qui le protège des accusations d'élitisme que les Républicains opposent régulièrement aux Démocrates, comme ils ne manquèrent pas de le faire en 2004 face à John Kerry.

Lors du premier débat télévisé l'opposant à John McCain, c'est l'image d'un technocrate compétent qui dominait, afin de contrer les accusations d'incompétence et d'inexpérience de son adversaire⁶. Mais il lui fallait simultanément montrer sa proximité avec le peuple qui souffre, ce qui le contraignit à répondre au pathos de John McCain par le pathos : chaque candidat exhiba sa mère de famille éplorée endeuillée par la mort de son fils en Irak. Obama parvint donc à projeter une image de compétence rassurante sans apparaître froid et distant. Toutefois la compétence intellectuelle n'est pas suffisante quand on souhaite mobiliser le peuple et ramener vers les urnes des millions d'Américains qui s'en étaient écartés. Il faut également redonner espoir à l'électorat démocrate le plus susceptible de s'abstenir car appartenant aux couches populaires et aux classes moyennes déçues par la politique. C'est ici que le volontarisme, symbolisé par le slogan « Yes we can », prend tout son

⁵ Selon les chiffres fournis par la FEC (Federal Election Commission), organisme officiel de contrôle des dépenses de campagne, <http://www.fec.gov/DisclosureSearch/mapApp.do>, consulté le 19 novembre 2009. Pour le total des dépenses, voir <http://www.opensecrets.org/pres08/totals.php?cycle=>, consulté le 19 novembre 2009.

⁶ Je renvoie à L. Benoit A La Guillaume, 2009, « Peut-on interpréter les débats télévisés présidentiels américains ? », *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise*, 32, pp.23-37, Atelier Intégré de Reprographie.

sens. Au contraire, une fois l'élection gagnée, c'est la compétence gestionnaire qui reprit le dessus, notamment dans son discours d'investiture, qui citait abondamment les grands classiques du libéralisme américain pour au final proposer un discours qui ressemblait à s'y méprendre à ceux de Bill Clinton. C'est lors de la campagne électorale que l'originalité d'Obama trouva à s'exprimer au moyen d'un ethos de noir compétent qui combinait la compétence intellectuelle et l'appel aux classes moyennes et au peuple suggéré par son parcours personnel.

En effet, dans ses discours de campagne, Obama alterne savamment le registre de la compétence technocratique un peu froide et celui du volontarisme politique destiné à enthousiasmer les foules. C'est au début de la campagne des élections primaires, le 8 janvier 2008, après une courte défaite dans le New Hampshire, que le candidat Obama lance son slogan « Yes we can », qui renvoie à la fois à sa capacité de vaincre la favorite Hillary Clinton et, au-delà, de réhabiliter la politique en redonnant foi aux couches sociales qui n'y croyaient plus. Cette formule, qui a eu un succès exceptionnel, a fait couler beaucoup d'encre. Slogan génial qui « contient en lui-même l'essence du projet moderne tel qu'il s'est déployé de la Renaissance aux révolutions démocratiques. » pour Daniel Lindenberg, ce serait au contraire, selon Robert Redeker un « logo sonore », publicitaire, « n'affirmant aucun contenu, vide de sens »⁷. Lu au prisme franco-français de l'opposition entre « républicains » (nouveaux réactionnaires) et démocrates-progressistes « des Lumières », le slogan d'Obama est devenu l'enjeu d'une lutte symbolique qui en dit plus sur ces fausses oppositions que sur son sens véritable. Contre le confusionnisme manichéen de Lindenberg, qui oppose la réaction anti-Lumières, dont l'aboutissement serait le sarkozysme, et le progressisme modéré d'une gauche libérale à refonder, il faut tout d'abord rappeler la parenté indéniable entre le « Yes we can » d'Obama en 2008 et le « Tout devient possible » de Sarkozy en 2007 : par-delà les différences idéologiques évidentes, dans les deux cas, le score élevé des candidats et la hausse de la participation sont liés à un volontarisme qui promettait de redonner espoir aux catégories populaires. Et contre la critique réactionnaire de Redeker, il faut dire que le slogan d'Obama n'est pas aussi vide qu'il le prétend. Le *We* désigne d'abord et avant tout le peuple américain et le rêve américain, ainsi que le *can*, qui est corrélé aux aspirations *liberal*. Mais que dire alors du pouvoir de séduction mondial de ce slogan ? Qu'il renvoie à deux phénomènes : d'une part le rejet universel du bilan de l'administration Bush, d'autre part la crise de la représentation, que le volontarisme d'Obama prétend combattre, comme, à sa manière, le fit Sarkozy avec son slogan de campagne en 2007. Le temps d'une campagne électorale, en

⁷ D. Lindenberg, 2009, *Le Procès des Lumières*, Paris, Seuil, p. 283 ; R. Redeker, 2009, « Yes we can », *slogan électoral*, Paris, Éditions Pleins feux, p. 43.

utilisant son parcours exceptionnel, Barack Obama est parvenu à construire l'image d'un Américain ordinaire qui allait réconcilier le peuple américain et la politique après huit années de présidence Bush. L'habileté de cette construction rhétorique apparaît de manière très claire dans le discours du 18 mars 2008 sur la race, qui permit à Obama de prendre ses distances avec le pasteur Wright et ses sermons anti-américains sans renier la colère et la frustration de la communauté noire. Pour ce faire, il mit en parallèle l'amertume des Noirs et celle des petits Blancs, en utilisant à nouveau ses origines multiraciales : dans un passage-clé, il établit un lien entre les excès du pasteur Wright et ceux de sa grand-mère blanche originaire du Kansas :

I can no more disown him than I can disown the black community. I can no more disown him than I can my white grandmother—a woman who helped raise me, a woman who sacrificed again and again for me, a woman who loves me as much as she loves anything in this world, but a woman who once confessed her fear of black men who passed by her on the street, and who on more than one occasion has uttered racial or ethnic stereotypes that made me cringe.

L'ethos de Noir méritant qu'a su construire Barack Obama lui a permis de séduire un très large électorat tout en projetant une image de compétence. Elle a permis aux Démocrates de forger une coalition électorale gagnante. Mais une fois au pouvoir, ce style ne trouve-t-il pas ses limites ? Il doit en tout état de cause être comparé avec le libéralisme classique inventé par Franklin Roosevelt et avec le populisme conservateur des Républicains.

Style expressif et crise de la représentation

Récapitulons. Le style d'Obama peut s'interpréter à l'aune de deux approches stylistiques bien distinctes. D'une part, Obama s'approprie une tradition rhétorique datant du milieu du vingtième siècle en l'adaptant aux circonstances politiques : il en résulte un logos proche de la synthèse proposée par Bill Clinton une quinzaine d'années auparavant. D'autre part, Obama utilise son parcours exceptionnel pour construire un ethos de Noir compétent susceptible de rassembler les Américains, de leur redonner confiance et espoir et de les réconcilier avec la politique. Pour mieux comprendre le succès mais aussi les limites de ce style, il faut le comparer au discours *liberal* classique de Franklin D. Roosevelt et de John Kennedy et au populisme conservateur grâce auquel les Républicains, depuis Ronald Reagan, sont parvenus à discréditer le libéralisme traditionnel et à mordre sur l'électorat démocrate.

Le nouveau libéralisme mis en place par Franklin D. Roosevelt a dominé la vie politique américaine pendant un demi-siècle, des années 1930 jusqu'aux années 1980. Ce style reposait lui aussi sur la combinaison habile d'un logos et d'un ethos, qui apparaît clairement dans le grand discours de campagne de

Franklin D. Roosevelt du 31 octobre 1936 ou dans le discours de John Kennedy sur les droits civiques du 11 juin 1963. Au terme de la campagne présidentielle de 1936, Roosevelt répondit à la propagande républicaine contre le projet de loi instaurant la sécurité sociale en prononçant un discours polémique, qui combinait un ethos ouvrier, combatif, et un logos *liberal* plus prudent. La force extraordinaire de ce discours de campagne, prononcé deux jours avant la réélection triomphale de Roosevelt, tient précisément à la capacité de l'orateur de traduire les aspirations populaires de changement dans un programme modéré, de prendre appui sur les luttes sociales pour construire une majorité politique large. Les « We have only just begun to fight » et autres allusions aux valeurs du travail (« You have had an administration which instead of twirling its thumbs has rolled up its sleeves ») sont autant de clins d'œil adressés à une base militante portée par les grandes luttes sociales et syndicales des années 1930. Ils construisent l'ethos ouvrier d'un président en butte à l'hostilité des « economic royalists » à la solde des Républicains. Mais simultanément ce que promet Roosevelt, c'est un nouveau compromis social, une nouvelle paix fondée sur des réformes sociales modérées (Benoit à la Guillaume 2000, 261-266). De même, le 11 juin 1963, dans un contexte marqué par la montée en puissance du mouvement pour les droits civiques et par la résistance parfois violente, particulièrement dans les États du sud des États-Unis, à la déségrégation, le président Kennedy prononce un discours déplorant les menaces qui visaient à empêcher l'admission de deux étudiants noirs à l'université en Alabama et demandant au Congrès de légiférer afin de mettre un terme à la ségrégation. Après avoir longtemps hésité à intervenir, Kennedy prend clairement position en faveur des droits civiques. Ce discours mélange un logos modéré fondé sur le respect des valeurs fondatrices de l'Amérique, notamment contenues dans la déclaration d'indépendance, et une posture morale : « We are confronted primarily with a moral issue ». Kennedy prêche le changement et en appelle à la conscience morale de ses concitoyens blancs. Dans les deux discours, le changement préconisé doit permettre l'avènement d'un nouveau consensus et éviter le désordre, qu'il s'agisse des conflits sociaux pour Roosevelt ou des violences et des manifestations de rue dans le cas de Kennedy. Il s'agit dans les deux cas de traduire, voire de trahir, de manière programmatique, au moyen d'un logos responsable, les revendications d'une partie de la population, tout en donnant un signe de reconnaissance et de connivence qui passe par l'ethos et le pathos, la manière de se présenter et de s'adresser au public. Le style expressif *liberal* à l'époque classique de Roosevelt et de Kennedy reposait donc sur un rapport entretenu avec un mouvement social et syndical actif, même si ce lien n'allait pas sans tensions et frictions.

C'est ici qu'apparaissent les ressemblances mais aussi les différences avec le discours de Barack Obama. Ce qui fait (faisait ?) la force de la rhétorique d'Obama, c'est la combinaison d'un logos *liberal* rénové/recentré et d'un ethos de Noir compétent susceptible de raviver la promesse du rêve américain. Mais le lien rhétorique avec le peuple, au demeurant bien réel si l'on en juge par l'enthousiasme qu'il a su créer, ne peut durer que le temps d'une élection, en l'absence d'un mouvement social fort. En raison du caractère exclusivement électoral de la mobilisation en faveur d'Obama, il ne reste désormais plus de son style que le logos recentré. Ses discours ressemblent de plus en plus à ceux de Bill Clinton. Son impact s'émousse, car la connivence entre l'orateur et le public que suggère son style expressif ne repose que sur la nouveauté du personnage et sur la mobilisation temporaire le temps d'une campagne. Alors que les libéraux pouvaient s'appuyer sur des mobilisations fortes et traduire, quoiqu'avec du retard et de manière très incomplète, leurs aspirations par un style expressif approprié, ouvrier pour Franklin D. Roosevelt, moral pour John F. Kennedy, Barack Obama ne peut maintenir ce lien une fois au pouvoir et est contraint de gouverner en prose après avoir fait campagne en vers, pour reprendre l'expression de Hillary Clinton lors de la campagne des primaires. En l'absence d'un lien durable avec une base sociale mobilisée, Barack Obama peut difficilement maintenir le style expressif qui a largement contribué à son succès : les stratégies de présentation de soi (ethos) et de rapport au public (pathos) qui font de lui l'incarnation du rêve américain et la promesse de son renouvellement. Reste alors un logos consensuel, dont le discours d'investiture de janvier 2009 fournit un bon exemple.

Le succès et les limites du style expressif d'Obama, de l'ethos qu'il construit et du pathos qu'il projette, sont en fait caractéristiques d'une époque marquée par une profonde crise de la représentation politique. En l'absence de partis, de syndicats ou de mouvements sociaux forts, les hommes politiques doivent faire une campagne personnelle qui leur fait jouer le rôle du sauveur et inventer des stratégies rhétoriques qui visent à retisser un lien de confiance entre les électeurs et la classe politique. Ce lien passe par l'adoption de styles expressifs, de stratégies de présentation de soi visant à émouvoir le public, qui peuvent prendre deux formes. A l'époque du champ politico-médiatique et de la crise de la représentation, seuls le rebelle officiel et l'Américain compétent auquel le peuple peut s'identifier sont désormais possibles. Depuis les années Reagan, les Républicains ont souvent adopté la posture populiste du rebelle officiel, qui dénonce le système politique de l'intérieur (Benoit à la Guillaume 2007, 165-177). De Ronald Reagan à John McCain en passant par George W. Bush, les candidats républicains se sont forgés une image d'hommes du peuple dénonçant l'élitisme des Démocrates. Cette posture impliquait le recours à des provocations verbales calculées pensées comme autant de clins

d'œil à un électorat populaire en rupture avec la politique. En l'absence de mobilisation populaire forte et durable, la seule réponse possible pour les Démocrates consiste, le temps d'une campagne, à proposer un homme nouveau issu du peuple qui incarne l'Amérique ordinaire. Ce n'est pas un hasard si Bill Clinton et Barack Obama ont réussi là où Al Gore et John Kerry ont échoué : c'est en projetant l'image d'un Américain ordinaire originaire de Hope dans l'Arkansas ou du Noir qui incarne le rêve américain que Clinton et Obama sont parvenus à retisser le lien avec les électeurs démocrates et à se protéger des accusations d'élitisme que les Républicains ont employé avec succès contre Gore et Kerry. Il s'agissait là d'une stratégie mûrement réfléchie par le Parti démocrate, qui avait négligé le rôle de l'affect lors des campagnes électorales précédentes et avait permis aux Républicains de jouer sur l'ethos et le pathos afin de capter une partie importante de l'électorat populaire (Westen 2007). Au contraire en 2008, la réponse démocrate à la crise de la représentation qui éloignait des urnes et de leur parti une partie des catégories populaires a consisté à jouer sur l'émotion et à proposer un candidat dont le parcours symbolisait les espoirs du peuple et redonnait vie à un rêve américain menacé mais toujours vivace.

Les horizons stylistiques de Barack Obama sont multiples. Sur le plan du contenu, du logos, son style s'approprie des références nombreuses à une tradition *liberal* revue et corrigée depuis les années Reagan. Il multiplie les références aux textes fondateurs de la nation américaine, notamment la déclaration d'indépendance et la Constitution, ainsi qu'aux présidents et aux figures célèbres de l'Amérique, de Lincoln à Kennedy en passant par Franklin D. Roosevelt et Martin Luther King. Cherchant à adapter le discours des Démocrates à un contexte dominé par le conservatisme post-reaganien, il propose un libéralisme modéré typique d'une présidence « de préemption », pour reprendre l'expression de Stephen Skowronek, c'est-à-dire une présidence qui se heurte à une idéologie dominante encore forte (Skowronek 1997, 43-45). Il s'apparente en cela au style de Bill Clinton, dont il reprend un grand nombre de positions. C'est lorsqu'on s'intéresse au style expressif de Barack Obama, à sa manière de se présenter (ethos) et à l'effet que sa rhétorique produit (pathos), que son originalité apparaît le plus clairement. L'enthousiasme remarquable que sa candidature a soulevé aux États-Unis et dans le monde, dont témoigne, entre autres, la fortune étonnante de son slogan « Yes we can », renvoie à sa capacité de mobiliser une base électorale qui ne croyait plus à la politique. Et cette remobilisation passe par l'identification que le discours crée entre la personne d'Obama et le rêve américain. Contrairement à ce qu'affirme Robert Redeker, ce slogan n'est pas un logo vide de sens qui ne « définit aucun horizon » (Redeker 2009, 33), dans la mesure où il renvoie à ce lien entre gouvernants et gouvernés et à la promesse d'une nouvelle ère de progrès dans

la tradition progressiste américaine. Toutefois Redeker n'a pas entièrement tort de parler de pensée magique à propos de ce slogan, non parce que les masses contemporaines « ne veulent rien du tout, plus rien du tout. A part produire et consommer [...] » (Redeker 2009, 35) : après les huit années de présidence Bush, une guerre catastrophique en Irak et une crise économique et financière majeure, il est difficile de défendre l'idée que les électeurs n'étaient qu'une masse décultivée de consommateurs passifs. Mais la résolution symbolique, le temps d'une campagne électorale, de la crise de la représentation politique que ce slogan effectuait relève bien du tour de passe-passe électoraliste, que l'exercice du pouvoir vient dissiper. Restent alors le logos recentré, clintonien, et la déception, prévisible, d'une partie de l'électorat, auquel le style expressif d'Obama avait laissé croire qu'il suffirait d'un homme providentiel et d'une élection pour changer l'Amérique et réconcilier les Américains avec la politique.

Bibliographie :

- ARISTOTE, 1990. *Rhétorique*, Paris, Librairie générale française.
- BENOIT A LA GUILLAUME, Luc, 2000. *Les Discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, Paris, L'Harmattan.
- , 2007. « L'Envers de la politique : les « verbal gaffes » », *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise*, 29, 165-178, Nanterre, Atelier Intégré de Reprographie.
- , 2009. « Peut-on interpréter les débats télévisés présidentiels américains ? », *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise*, 32, 23-37, Nanterre, Atelier Intégré de Reprographie.
- BOURDIEU, Pierre, 1982. *Ce que parler veut dire. L'Économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- CHAMPAGNE, Patrick, 1990. *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Paris, Minuit.
- GREEN, David, 1987. *The Language of Politics in America: Shaping Political Consciousness from McKinley to Reagan*, Ithaca, Cornell University Press.
- HIGGINS, Charlotte, 2008. « The New Cicero », *The Guardian*, 26 novembre 2008.
- LECERCLE, Jean-Jacques, 2004. *Une Philosophie marxiste du langage*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LEUCHTENBURG, William E., (1983) 2009. *In the Shadow of FDR: From Harry Truman to Barack Obama*, Ithaca, Cornell University Press.
- LINDENBERG, Daniel, 2009. *Le Procès des Lumières*, Paris, Seuil.
- OBAMA, Barack, (1995) 2004. *Dreams from my Father, A Story of Race and Inheritance*, New York, Crown Publishers.

Luc Benoit A La Guillaume

- , 2008. *De la race en Amérique*, Édition bilingue, traduction et introduction par François Clemenceau, Paris, Bernard Grasset.
- , 2009. « *Yes We Can* » : discours de Barack Obama candidat à la présidence des États-Unis, à Nashua (New Hampshire), le 8 janvier 2008. Suivi de « *Nous surmonterons nos difficultés* » : discours d'investiture à la présidence des États-Unis de Franklin D. Roosevelt, à Washington, le 4 mars 1933, Édition bilingue, traduit de l'anglais par Pascale Haas, Paris, Éditions Points.
- , 2009. *Discours, 20 janvier-9 octobre 2009*, Préface de Roger Cohen, Adrien Jaulnes et Corinne Lesnes, traduit de l'anglais par Anne Maizeret, Paris, Éditions des Équateurs.
- REDEKER, Robert, 2009. « *Yes we can* », *slogan électoral*, Paris, Pleins feux.
- SKOWRONEK, Stephen, (1993) 1997. *The Politics Presidents Make : Leadership from John Adams to Bill Clinton*, Cambridge, Mass., The Belknap Press of Harvard University Press.
- WESTEN, Drew, (2007) 2008. *The Political Brain. The Role of Emotion in Deciding the Fate of a Nation*, New York, Public Affairs.